

Je voudrais partager avec vous une agréable découverte que j'ai faite en visitant le petit (mais dense) musée de la marine d'Honfleur (situé dans l'église saint-Etienne, fermée au culte depuis 1793 et reconvertie en musée depuis 1897).

Une toile assez extraordinaire de Lucie Delarue-Mardrus y est conservée, dans la section-vitrine consacrée aux « problèmes de la pêche honfleuraise ». Il s'agit d'un portrait de marin à mi-buste, de face, signé en haut à droite, daté de 1926 et localisé à Honfleur par les majuscules HO qui impriment les grands-voiles et les coques des plates, barques, chaloupes, picoteux et culs-pointus de Honfleur. Le titre indiqué par le musée est le « Père Louvet ». J'aimerais connaître l'histoire de ce tableau ; Monsieur Lelièvre, président de l'association Le vieux Honfleur et auteur de l'excellent catalogue du musée où est reproduite la toile de Lucie Delarue-Mardrus, connaît peut-être le cheminement de l'œuvre.

Le portrait est posé : le modèle a taillé avec soin barbe et moustache, la tête est couverte d'un béret et non du suroît de travail. Il porte un tricot de laine noire. Le cadrage coupe les bras au niveau des épaules. Les mains, outil premier du rude travail de marin pêcheur, ne sont pas montrées ; Lucie Delarue-Mardrus se concentre sur l'âme de ce visage : d'emblée, l'iris bleu iceberg saisit le visiteur, regard puissant où se lisent l'infini de l'océan et des astres, l'effroi des tempêtes, l'âpre dureté du travail à bord de ces frêles chaloupes, le retour à terre trop souvent noyé dans l'absinthe et le calva, l'angoisse du naufrage et la terreur de la noyade, malgré la protection de Notre-Dame de Grâce.

Ce visage est sans âge – aucune ride ou autre burinage par les embruns salés et vents glacés – et semble hors du temps, à la fois novice et expérimenté ; seuls les sillons nasocomiaux et la blancheur des sourcils, de la moustache et du bouc trahissent l'expérience du Père Louvet, qui a tout vu, senti, enduré, compris, et surtout qui a survécu.

Sa bouche, légèrement incurvée, sans lèvres, est fermée comme une huitre à tout autre langage que celui de ce regard insondable qui dit tout de sa force d'âme et de l'éprouvant quotidien de la vie de marin pêcheur. On pense à un Delphin âgé, héros de *l'Ex-Voto* écrit quatre ans auparavant. On pense aussi à *Par Vents et Marées*, publié en 1910. L'introduction est un long poème adressé à la mer (quatorze quatrains). La première partie du recueil intitulée La Mer est dédiée « aux péqueux de Honfleur, mes pays », et compte treize poèmes, dont les simples titres sont déjà une plongée dans l'univers des marins pêcheurs de Honfleur : « Oraison », « Chant de bourrasque », « Le refrain de la cloche de brume », « Apostrophe », « Ballade du pêcheur noyé », « Chansons des barques de mort », « Mari Stella », « Poème du hareng », « Aux pêcheurs de crevettes », « Chant de vent et de mer », « Soir d'Honfleur », « In memoriam », « Dialogue du pêcheur et de la mer ».

Ici c'est le pinceau de Lucie Delarue-Mardrus qui exprime l'âme marine honfleuraise avec brio et finesse. Le modelé du visage est ferme et habile : Lucie Delarue-Mardrus se révèle coloriste ; l'œil du visiteur se promène sur les touches orangé rose de la peau puis glisse à l'arrière plan, estuaire océan où ciel et eaux se fondent en un camaïeu bleu rose orangé mauve, aurore crépusculaire avec la suggestion d'une langue de terre à droite.

Le béret marine se détache du ciel, en pendant du tricot noir-deuil, évoquant les amis péris en mer, ceux dont Notre-Dame de Grâce n'a pas entendu la prière, et aussi l'océan épais et sombre qui engloutit navires et équipages.

La dualité de la mer, nourricière et meurtrière, se lit dans l'opposition des tons doux et clairs de l'arrière-plan et du visage, et des tons bleus noirs du béret et du tricot de laine. Le col montant de celui-ci amène l'œil du spectateur aux anneaux d'or des oreilles, remède contre le mal de mer.

[...]

Voici tout grisonnants, coiffés de leurs bonnets

De laine tricotée et vieille,

Ces pêcheurs que depuis trois cents ans tu connais

Portant l'anneau d'or à l'oreille.

[...]

Oraisons

Le béret et le tricot encadrent comme une protection les traits nobles de ce visage racé ; le nez aquilin aux narines dures et crispées à l'aune de la bouche participe à l'aristocratie paradoxale émanant de ce visage exempt des stigmates de l'alcoolisme qui sévit au sein de ce corps de métier.

Lucie Delarue-Mardrus tisse une savante alchimie des horizontales – horizon, langue de terre, yeux – et des courbes – les trois lignes du béret, et celles des sourcils et de la bouche, sont parallèles à celles des épaules et du pli inférieur du tricot, dont le col montant est le quasi symétrique des côtés du béret.

Ces lignes soutenues par le contraste des couleurs claires et sombres évoquent la fluidité et l'impermanence du ciel marin et de l'océan, commandées par la météorologie capricieuse et par les marées.

La puissance et la sensibilité du pinceau de Lucie Delarue-Mardrus, associées à la construction rigoureuse de l'œuvre m'évoquent ce classement aristotélicien de l'humanité : « Il y a trois sortes d'hommes: les vivants, les morts, et ceux qui vont sur la mer ».

Claire Philippe
Septembre 2011